

qui, en 1525, en fait donation aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, chassés de Rhodes par les Turcs.

Alors commence, pour Malte, la période de gloire et de rayonnement dont le souvenir est inséparable de son nom. L'Europe du seizième et du dix-septième siècle est absorbée par ses querelles intestines : le fracas des armes couvre le cri de détresse des peuples asservis au joug musulman. Cependant, parfois, la plainte des captifs enchaînés dans les bagnes parvient jusqu'aux oreilles des nations chrétiennes et, au fond de leur conscience, éveille des souvenirs et suscite des remords ; elles jettent alors un regard de confiance et d'orgueil vers la petite île, où la fleur de leur noblesse bataille contre les pirates barbaresques et les flottes du Grand-Seigneur ; le devoir qu'elles n'accomplissent plus elles-mêmes, elles sont heureuses que le Saint-Siège le confie à la vaillance des chevaliers ; pendant que l'Europe est divisée contre elle-même et s'allie avec le Turc, ils sont ses délégués à la croisade. Et, d'avoir si longtemps représenté une idée, il est resté à Malte une auréole de gloire.

Le progrès du scepticisme philosophique, au dix-huitième siècle, et le recul de la puissance ottomane, avaient ôté à l'ordre de Malte ses raisons d'exister, quand la flotte de Bonaparte, en route pour l'Égypte, se présenta devant l'île. Il est dangereux, pour une grande institution, de survivre sans se renouveler aux causes qui l'ont fait naître ; les chevaliers, en juin 1798, le sentaient, et l'indifférence générale fut la première complice de la